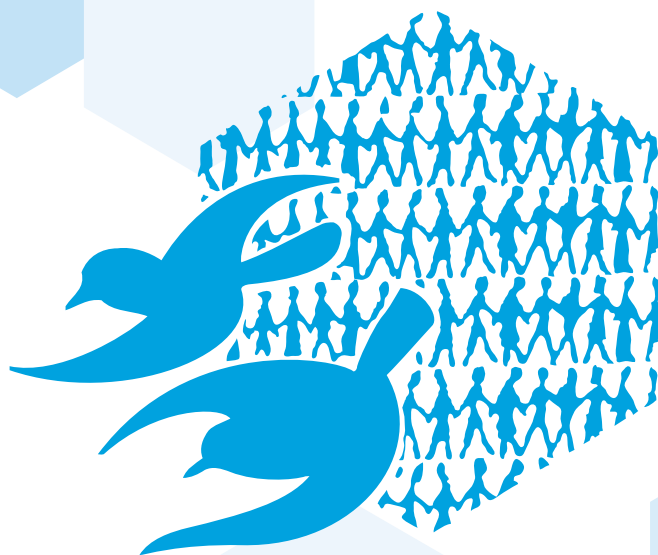


Démographie et différences

Colloque international de Montréal (7-10 juin 1988)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

Différencier pour expliquer? Questions à propos de la méthodologie de l'analyse différentielle

• Michel LORIAUX

Université catholique de Louvain, Belgique

Multiplicité des différences

Entamer un débat sur la *méthodologie de l'analyse des différences* implique nécessairement une réflexion préalable sur la notion même de différence, sur son efficacité scientifique et sur son utilité sociale. Bien sûr, c'est l'objet de l'ensemble du Colloque, mais nous nous permettrons d'introduire ici quelques rappels et de présenter quelques réflexions personnelles.

D'abord le terme même de *différence* est ambigu, parce qu'il est relativement *neutre*, et peut-être trop neutre. On l'a rappelé, tout est différence et la différence est dans tout. Les socio-biologistes et les philosophes ne se plaisent-ils pas à rappeler qu'il y a des milliards d'êtres différents sur notre planète bleue?

Pourtant, il semble bien que toutes les différences ne soient pas égales, ni également intéressantes. C'est pourquoi on leur préfère généralement d'autres terminologies plus engagées comme *inégalités*, *disparités*, *ségrégations*, *déséquilibres*, qui ne se contentent pas d'identifier les différences, mais qui les stigmatisent au nom de principes éthiques ou de la justice sociale. Les différences prennent alors leur pleine signification : elles deviennent l'objet de revendications sociales, de luttes idéologiques, de politiques économiques et sociales.

Les différences, ennemies de la connaissance?

Peut-on en dire autant sur le plan purement scientifique de l'acquisition des connaissances et de la compréhension des phénomènes? A priori, la réponse est moins évidente. La démarche scientifique est en effet globalement un effort pour contrôler la *variation*, c'est-à-dire les différences. La diversité, la variabilité sont des obstacles majeurs à la découverte de lois générales, de constances, d'invariants collectifs. La différence est même l'ennemie majeure, celle qu'il faut bouter au dehors, ou en tout cas annihiler ou contrôler pour avoir quelques chances de sortir du chaos informationnel et de surmonter l'anarchie des données.

Quetelet et quelques autres l'avaient bien compris en développant la théorie de l'homme moyen. L'homme spécifique, l'homme particulier, l'homme singulier est peu intéressant pour le savant : il dérange plus qu'il n'enrichit, aussi longtemps que des convergences, des points de ressemblances avec ses proches ne sont pas identifiés.

A la limite, vouloir faire de la démographie ou de la sociologie des différences est donc une forme de perversion, pour des scientifiques qui n'en sont plus à une près.

En réalité, l'analyse des différences n'a de sens qu'après qu'une analyse de l'*uniformité* ait été effectuée. N'oublions pas que pour reconnaître tout simplement que la fécondité peut varier entre les différents pays du monde dans un rapport de 1 à 6, il a fallu d'abord surmonter de nombreux écueils de collecte de données, réaliser des enquêtes, agréger des informations, éliminer des variations individuelles, locales ou régionales, bref trancher dans la diversité, compacter les différences, refuser les cas extrêmes.

Rassembler ou diviser : un compromis nécessaire

Ainsi donc, la démarche scientifique est toujours un *compromis*, entre deux *tendances antagonistes* : *rassembler pour révéler l'unicité et la tendance centrale ; diviser pour exprimer la diversité et les différences.*

Ce processus est particulièrement visible lorsqu'on procède, sur le plan statistique, à une agrégation multivariée selon une méthode de regroupement hiérarchique. Partant de la diversité individuelle d'une population observée, les unités sont rassemblées deux à deux, d'après leur ressemblance ou leur proximité dans un espace multidimensionnel, jusqu'à former des groupes de plus en plus importants en masse et de moins en moins nombreux, et à la limite ne plus disposer que d'un seul ensemble représentant la population de départ.

On est alors passé de l'hétérogénéité la plus large à l'homogénéité la plus grossière, mais la difficulté consiste précisément, au-delà des automatismes de la technique statistique, à reconnaître le *seuil de regroupement optimal*, c'est-à-dire celui en-deçà duquel la diversité est encore trop grande pour être source de savoir organisé et celui au-delà duquel les spécificités individuelles sont trop diluées dans le processus de massification, c'est-à-dire, en d'autres termes, celui où la perte d'information due au regroupement est trop grande pour continuer à présenter un intérêt.

Ainsi, par un curieux paradoxe, la démarche scientifique requiert la diversité, non pas pour elle-même, puisqu'elle est plutôt embarrassante, mais pour pouvoir la dépasser et en quelque sorte la sublimer à travers un processus d'homogénéisation et de modélisation.

Modèles au pluriel

Une telle remarque n'est pas triviale. Au contraire, elle est lourde de conséquences quant aux limites de notre connaissance scientifique. Prenons un cas, exemplaire. Imaginons que nous nous intéressions à la décision de se marier et que nous voulions construire un modèle explicatif de la nuptialité. Le modèle consistera généralement à attribuer le passage du célibat au mariage à divers facteurs, identifiés comme des causes partielles de la nuptialité, l'estimation des paramètres du modèle se faisant sur la base d'un échantillon d'individus correctement choisis.

Le plus souvent, une technique d'ajustement linéaire par moindres carrés sera utilisée. Or, il faut rappeler que si ces techniques acceptent une variabilité du niveau des variables, et même l'exigent, elles postulent aussi une constance de l'effet des variables indépendantes sur la variable dépendante pour toutes les unités. Les variables varient comme il se doit, mais les paramètres qui mesurent les relations entre variables sont uniques pour tout l'échantillon ou toute la population.

Bien sûr, il est toujours possible d'ajouter des facteurs d'appartenance de groupe ou des effets d'interaction, mais cela ne fait que reculer le problème, sans le modifier fondamentalement. Or, ce problème est précisément que le modèle est supposé unique, alors qu'il ne l'est peut-être pas. A priori, la *présomption qu'il n'y ait pas unicité, mais pluralité de modèles* devrait être posée à chaque coup, mais si on ne le fait pas, c'est précisément parce que la généralisation de cette hypothèse entraînerait une impossibilité totale d'estimer les paramètres, ou plutôt provoquerait une non-interprétabilité généralisée des paramètres estimés.

Si l'échantillon supposé compte 1000 personnes, il n'est pourtant pas exclu que nous soyons en présence de 1000 modèles différents, et non pas seulement de mille situations différentes. Les mille modèles pourraient se différencier par le niveau des effets, mais aussi plus fondamentalement par la nature des relations entre elles. C'est là, sans doute, un exemple extrême, mais qui illustre bien où peut conduire une réflexion exacerbée sur les différences. La question, dans pareille situation, n'étant d'ailleurs pas de savoir si c'est une bonne ou une mauvaise chose, mais tout simplement si c'est une démarche scientifique correcte : une règle s'impose, si les différences s'expriment de façon marquée, elles doivent être prises en compte, quitte à devoir renoncer à la généralisation scientifique des phénomènes. En revanche, si elles sont faibles et peu pertinentes, il faut s'abstenir de les amplifier et de les surestimer.

Attention aux différences fallacieuses

Une nouvelle notion émerge donc : celle de *différences fallacieuses*, par analogie avec les corrélations fallacieuses. On peut se tromper en différenciant par excès comme par défaut et il convient, comme en beaucoup de choses, de pouvoir garder un juste équilibre entre la tentation d'agréger à outrance et celle de désagréger à l'excès.

Louis Roussel parle de ce propos de vraies et de fausses différences, et on peut se demander avec un peu d'impertinence si, dans l'ensemble, nos démarches de recherche n'ont pas plus souvent abouti à mettre en évidence de fausses différences que de vraies ? Sans même parler des différences fictives dues à l'emploi d'instruments d'observation ou de mesure inadéquats, comme les classiques comparaisons entre taux brut de natalité ou de mortalité qui dissimulent en fait des différences de structures plutôt que de propensions, il subsiste toutes ces différences innombrables dues à une *présomption fautive de clôture* des systèmes sur lesquels nous travaillons.

La clause du « *toutes autres choses égales par ailleurs* » est sans doute la plus puissante arme défensive dont le chercheur en sciences sociales se soit jamais paré, mais c'est aussi le piège à erreurs qui lui est le plus fréquemment tendu et dans lequel il tombe le plus souvent.

La clôture était imparfaite

Une différence, même importante, peut toujours être due à un mauvais contrôle des conditions environnementales. Et il faut reconnaître que le démographe, en général, contrôle peu ces conditions. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les perspectives démographiques, qui passent pour être les plus sûres des prévisions, sont peut-être parmi les plus mauvaises, ou les plus fictivement vraies, parce qu'elles reposent toujours sur une hypothèse d'invariance des autres structures sociales, économiques,

sociales ou culturelles, qui est manifestement complètement erronée dans des horizons à moyen et à long termes.

Louis Roussel écrit que « les différences nous échappent d'autant plus facilement que la démarche scientifique est réductrice »⁽¹⁾. On ajoutera cependant, en le contredisant un peu, ou plutôt en le complétant, que les différences nous submergent aussi d'autant plus facilement que la démarche scientifique est également réductrice.

Et quand il affirme que « le chercheur est souvent conduit à faire l'impasse sur des écarts jugés mineurs au bénéfice d'apparentes et régulières similitudes »⁽²⁾, on nuancera sa pensée en disant que ce même chercheur peut être séduit par les différences, comme le navigateur par les sirènes, et s'échouer sur des récifs pour n'avoir pas su découvrir les similitudes profondes, celles qui traversent parfois nos sociétés comme des lames de fond, mais qui échappent à nos regards, alors que nous sommes éblouis *par les turbulences de surface et les épiphonèmes*.

Le mystère de l'uniformisation des comportements

Par exemple, lorsque nous nous intéressons à l'explication de la baisse de la fécondité dans les pays occidentaux, et que nous restons confondus devant la remarquable simultanéité des mouvements et l'uniformisation des comportements procréateurs, alors que les contextes nationaux et régionaux sont radicalement différents à de nombreux points de vue, quelle attitude faut-il adopter? Dire qu'il s'agit d'apparentes similitudes et rechercher les facteurs de différenciation qui se dissimulent derrière elles? Ou dire que les divergences que nous observons dans les histoires des sociétés, dans leurs législations, dans leurs structures sociales et économiques, dans leurs styles de vie, dans leurs cultures, ne sont elles-mêmes que des aspects accessoires d'une évolution sociétale globale qui est relativement congruente dans son organisation fondamentale, mais qui peut s'accommoder de décors différenciés sans infléchir sensiblement la trajectoire de l'ensemble?

Nous ne trancherons pas entre ces interprétations divergentes, mais il faut au moins se poser la question. Il faut d'ailleurs se poser aussi une autre question, qui est de savoir comment les démographes auraient réagi si leur variable d'intérêt (ou dépendante) n'avait pas été la variable homogène, celle dominée par les similitudes, mais une des variables différenciées. Se seraient-ils alors tellement tracassés? Auraient-ils été mis en état d'alerte ou se seraient-ils contentés de rechercher une ou plusieurs variables manifestant une concomitance de variation avec la variable d'intérêt afin que les choses retrouvent leur ordre naturel, les différences de niveau sur un phénomène inconnu ou inexplicé s'expliquant par des différences de niveau sur d'autres phénomènes, présumés connus?

Quand les circonstances veulent que nous fassions porter notre effort d'explication sur des phénomènes uniformes, ou invariants, nous croyons d'abord à une malchance, alors que c'est peut-être là une chance de faire progresser nos connaissances en adoptant une attitude plus critique, plus exploratoire, plus imaginative, par rapport à une situation où la routine et la paresse nous inciteraient seulement à rechercher quelques relations

⁽¹⁾ Roussel L. « Pour un bon usage de la différence en démographie », Colloque de l'AIDELF *Démographie et différences*, Montréal.

⁽²⁾ Roussel L., op. cit.

de covariation et à conclure que nous avons établi un schéma de causalité explicatif des différences de niveau entre phénomènes chez des individus, des unités sociales ou des populations différentes.

En résumé de cette discussion, nous dirons donc qu'il devrait toujours y avoir une *présomption de non-différence* et qu'il appartient toujours au chercheur d'apporter la preuve de l'existence de cette différence plutôt que l'inverse.

Les bons et les mauvais critères de différenciation

Du coup, la question est donc posée de *la pertinence des critères de différenciation*. *Tous les critères sont-ils également bons ou certains sont-ils meilleurs que d'autres ou moins pertinents ?*

Si on examine les travaux de démographie différentielle, force est de constater que les critères dominants sont, de loin, l'âge et le sexe, ce qui est au demeurant naturel puisque ce sont ces deux variables qui fondent essentiellement l'analyse démographique. Prétendre que ce choix est biaisé serait probablement excessif. Les phénomènes démographiques ayant des composantes biologiques et physiologiques très fortes, l'âge et le sexe doivent sans doute occuper une place de choix. Ce qu'on pourrait cependant reprocher aux démographes, c'est plutôt de manquer d'imagination ou d'audace dans la reconnaissance des facteurs de différenciation.

Ainsi pourrait-on s'étonner que même l'âge et le sexe ne soient généralement pas pris en considération dans leur réalité totale, mais seulement dans leur composante biologique, au détriment généralement de leur composante sociologique ou culturelle. Trop familiarisés avec leurs critères de différenciation, les démographes en arrivent à ne plus s'interroger sur leur *signification*, alors que, comme le rappelle Paul Paillat, « *la socialisation des facteurs démographiques est de plus en plus grande* »⁽³⁾. Ici aussi, des différenciations fallacieuses, ou des interprétations erronées de ces différences, pourraient être débusquées si un effort de réflexion plus profonde sur la signification des facteurs de différenciation était systématiquement consenti.

Critères démographiques ou socio-culturels ?

Cette remarque n'est pas fondamentalement en contradiction avec l'observation de Michel Bozon, selon laquelle les indicateurs démographiques peuvent apparaître comme de plus puissants révélateurs des ressorts fondamentaux d'une société « que des facteurs socio-culturels plus difficiles à appréhender et à quantifier »⁽⁴⁾. C'est le cas, par exemple, lorsqu'il cite un article de Fargues sur « la position sociale de la femme Arabe », qui montre que la permanence d'un écart d'âge élevé entre hommes et femmes, et l'existence d'unions nombreuses rompues par répudiation de la femme, donnent une image plus fine de la situation réelle des femmes qu'un long discours sur les prescriptions de l'Islam relativement à la femme et à la vie familiale. Il reste cependant que cet écart doit lui-

⁽³⁾ Paillat P. « Utilité de l'étude des différences en démographie sociale », Colloque de l'AIDELF *Démographie et différences*, Montréal.

⁽⁴⁾ Bozon M. « Par-delà le quantitatif et le qualitatif. Pour une analyse des mécanismes de différenciation », Colloque de l'AIDELF *Démographie et différences*, Montréal.

même, à un moment ou l'autre, être interprété ou expliqué, dans une approche compréhensive ou dans une analyse des structures de causalité.

De façon plus parlante encore, on pourrait citer le cas du «*taux de croissance démographique*», qui se présente généralement comme le plus puissant révélateur du sous-développement et le meilleur critère de discrimination entre pays en développement et pays développés, bien au-delà des autres indicateurs socio-économiques, mais qui ne peut pour autant, en aucune manière, constituer une définition du sous-développement, et encore moins une description de ses mécanismes d'évolution.

Différences de niveaux contre différences de structures

Ceci amène à relever une autre faiblesse courante de la démographie des différences. Trop souvent, ces études sont exclusivement *descriptives* et se contentent de mettre en évidence des *différences de niveaux* dans des catégories ou des sous-populations eu égard à l'un ou l'autre phénomène d'intérêt.

Or, ce ne sont là peut-être que les moins intéressantes des différences, sur le plan scientifique à tout le moins, les plus intéressantes étant au contraire les *différences de relations* entre variables. Or, ce sont précisément celles-là auxquelles la plus faible attention est habituellement portée. Nous pouvons affirmer que deux populations se différencient par leur mortalité et leur fécondité, mais nous savons rarement si elles se différencient aussi par la nature et l'intensité de la relation qui existe au sein de chacune d'elles entre les deux phénomènes, ou par le type d'autres relations au sein desquelles elles s'inscrivent.

Bien sûr, il y a des raisons à cette situation. On l'a appelé, l'explication par la cause unique est inappropriée, particulièrement en sciences sociales; le déterminisme strict est révolu et les explications universalisantes sont rejetées au rang des accessoires démodés. A l'unicité d'une différence de niveaux entre deux variables dans deux populations (qui a pourtant aussi été remise en question), se substitue la *multiplicité des types de relations* et *des champs de causalité*. Dans ces conditions, il est tentant d'escamoter la question des *différences de structures* et de se réfugier dans ce qui est le plus facile et le moins contestable : *les différences de niveaux*. C'est une tendance qu'il faudrait tenter de renverser.

Retour aux sources de l'analyse comparative

Les pères de l'analyse comparative, qui, il faut le rappeler, ont probablement jeté les bases de ce que nous appelons dans ce Colloque l'analyse des différences, ont eu le mérite de mettre très tôt l'accent sur les différences de structures d'interdépendance et de schémas explicatifs, parallèlement au relevé des différences de niveaux. Tocqueville, Weber, Marx, Durkheim, pour ne citer qu'eux, ont magistralement défendu cette école d'analyse comparative dont l'esprit ne souffle peut-être plus assez sur les générations actuelles de chercheurs et spécialement de démographes, préoccupés davantage par une description minutieuse que par l'explication.

Quand Durkheim observe un taux plus élevé de suicide chez les catholiques que chez les protestants, il ne se contente pas de cette observation d'une différence de taux. Il ne se contente même pas d'établir une relation directe entre la religion et le suicide. Il cherche au contraire à découvrir comment cette observation, a priori ininterprétable,

peut trouver une compréhension nouvelle une fois médiatisée dans un réseau de variables complémentaires. Bien plus, il montre comment ces deux groupes religieux s'inscrivent en fait dans ce qu'on peut appeler des modes de vie différents ou des structures sociétales différentes.

Ce qui manque sans doute le plus à l'étude des différences, c'est d'ailleurs une *méthodologie spécifique*, alors qu'on ne peut pas nier qu'il existe une méthodologie de l'analyse comparative : ce particularisme explique sans doute beaucoup des interrogations qui se sont élevées jusqu'ici dans ce Colloque sans obtenir de réponse ferme.

Les différences doivent être construites

Ayant fait une rapide recherche bibliographique pour la préparation de ce Colloque, nous n'avons pas découvert d'articles ou d'ouvrages méthodologiques axés directement sur l'analyse des différences, alors qu'il se trouve beaucoup d'ouvrages sur l'analyse comparative, ainsi d'ailleurs que sur des thèmes proches, mais plus engagés, comme l'analyse des inégalités ou la mesure des discriminations.

Nous ne dirons donc pas ce que devrait être une méthodologie des différences, car ce serait faire preuve d'une prétention excessive et déplacée. Mais nous livrerons néanmoins quelques lignes de réflexion en nous basant précisément sur les principes de l'analyse comparative.

La première de ces réflexions est que l'analyse des différences ne doit jamais être idéalement un *sous-produit*, en quelque sorte une analyse de seconde main, issue de travaux préalables sans prétention comparative. On ne peut faire de l'analyse comparative valable sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose en l'ignorant. L'analyse comparative doit être soutenue par un but. Elle doit reposer sur des plans d'observation spécifiques et sur des méthodes d'analyse appropriées, et cela parce que, comme nous l'avons vu, les différences ne parlent pas par elles-mêmes, et qu'elles doivent toujours être *construites*, plutôt qu'improvisées, si on veut qu'elles nous livrent leurs secrets, et surtout qu'elles ne nous abusent pas, comme les spectateurs trop crédules d'un manipulateur de talent.

Le choix des unités d'analyse est décisif

La seconde réflexion est que le choix des unités d'analyse doit être soigneusement opéré, quant au niveau d'agrégation et quant au type et au nombre d'unités. Le plus souvent, l'analyse comparative porte sur des ensembles collectifs, et on peut même se demander s'il est possible – ou légitime – de faire de l'analyse comparative au niveau micro-individuel sans retomber dans les problèmes de l'unicité et de la spécificité de chaque individu, avec les questions de multiplicité infinie de modèles spécifiques qui ont été évoquées précédemment. Bien entendu, cela ne signifie pas qu'il soit exclu de fonder des démarches comparatives sur les résultats d'analyses basées sur des unités individuelles, mais à condition qu'on introduise en même temps des critères de différenciation collective.

Parlant de l'analyse comparative, certains auteurs distinguent l'*analyse sociétale* de l'*analyse différentielle*, la première mettant l'accent sur les sociétés globales, les nations ou groupes de nations, les grandes régions géographiques, etc., la seconde se focalisant davantage sur l'analyse d'unités collectives plus petites au sein des sociétés

globales (sous-groupes, sous-cultures, sous-communautés, sous-populations), dont les différences sont mises en évidence.

D'autres auteurs évoquent parfois une typologie différente en parlant des recherches *trans-culturelles* (ou *cross-culturelles*), *trans-sociétales* et *trans-nationales*, selon que les comparaisons se font à l'intérieur du cadre d'une culture, d'une société ou d'une nation unique. Bien entendu, *plus le regroupement est important, plus les difficultés de l'analyse des différences s'accroissent* et plus l'analyse comparative devient hasardeuse, parce qu'il est de plus en plus malaisé de contrôler les facteurs de variation parasites qui ne sont ni les variables d'intérêt ni les facteurs de différenciation.

Stein Rokkan exprime pour sa part une vision plutôt optimiste de ce courant d'internationalisation des recherches, en affirmant que « plus la variété des cultures, des sociétés, des systèmes politiques sera grande, plus des méthodologues auront de difficultés, et plus la théorie aura des chances de s'enrichir »⁽⁵⁾. Il regrette notamment que les spécialistes des sciences sociales redoutent souvent de s'engager trop loin dans cette voie, et qu'ils se sentent plus à l'aise sur le terrain de leur propre culture, de leur société ou de leur nation et préfèrent s'en tenir à ce cadre restreint pour mettre au point des techniques et vérifier des affirmations.

Comparaisons limitées ou tous azimuts ?

En revanche, il éprouve plutôt de l'admiration pour ces comparativistes qui osent aller de l'avant et qui élargissent les comparaisons à des cultures, des sociétés ou des unités politiques présentant des structures apparentées (par exemple, les sociétés féodales, les pays occidentaux développés, les démocraties anglo-saxonnes) et plus encore à ceux téméraires – ne faudrait-il pas dire inconscients ? – qui aspirent à constituer une science universelle des variations des institutions humaines et des agencements sociaux et qui s'efforcent de jeter les bases de comparaisons embrassant toutes les unités communes, qu'il s'agisse de cultures primitives, de sociétés en voie de transition ou d'état-nations post-modernes.

En fait, nous nous trouvons à nouveau devant un *dualisme d'attitude scientifique*, si nous comparons par exemple cette position avec celle exprimée par Louis Roussel, lorsqu'il rappelait que le bon usage de la différence en démographie supposait que les comparaisons portent sur des *ensembles proches* et qu'il n'y avait guère d'intérêt à comparer le calendrier de la nuptialité au Dahomey et au Japon.

Ce peut être là aussi un objet d'interrogation important pour la progression de notre réflexion. Par exemple, ne doit-on pas se demander si un projet ambitieux de recherches internationales, comme l'Enquête mondiale de fécondité, considérée comme un des plus grands programmes de recherches comparatives en sciences humaines de ces dernières décennies, n'était pas voué à l'avance à un certain échec, sinon à un échec certain, du fait d'une trop grande ouverture culturelle et internationale. Du coup, ce qui devrait fournir les bases d'une grande étude comparative internationale s'est peut-être réduit à peu de chagrin et est juste devenu une juxtaposition de monographies nationales

⁽⁵⁾Stein Rokkan, « Recherche trans-culturelle, trans-sociale et trans-nationale » in *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, Première partie: sciences, Paris, Mouton/UNESCO, 19, 765-821.

qui auraient pu chacune être meilleures si elles n'avaient pas dû être enfermées dans le carcan d'une méthodologie standardisée pour fin de comparabilité, peu rentabilisée dans les faits.

La représentativité n'est pas forcément un atout

Evoquons un instant les plans d'observation spécifique à l'analyse des différences dont certains auteurs se sont préoccupés dans leurs communications. Je pense par exemple au texte de Benoît Riandey sur l'optimisation des plans de sondage pour les mesures différentielles⁽⁶⁾. Il est vrai que lorsque les démographes ou les sociologues pratiquent des enquêtes par sondage, ils vénèrent trop souvent le *mythe de la représentativité proportionnelle*. Or, un échantillon représentatif, au sens courant du terme, est souvent la plus mauvaise des choses dans une perspective d'établir des différences et de réaliser une analyse comparative. Les groupes les plus pertinents sont en effet généralement les moins importants numériquement et leur faible poids ne permet pas des comparaisons valables ou la mise en évidence de différences significatives. Pour y parvenir, il faut souvent accepter d'introduire des critères de stratification en rapport avec les variables de différenciation, ainsi que des pondérations particulières, biaisantes sur le plan de la représentativité globale, mais permettant d'égaliser la précision statistique dans les sous-échantillons correspondant à des sous-groupes ou des sous-populations d'intérêt pour l'analyse comparative.

Au-delà de l'optimisation des plans d'observation, il faut aussi être attentif à optimiser les *méthodes* mêmes d'analyse comparative et de mise en évidence des différences. Sans doute, les méthodes multivariées constituent-elles une instrumentation privilégiée, puisqu'elles permettent, mieux que la plupart des méthodes plus simples, de contrôler les facteurs de variation et d'assurer un certain fondement à l'hypothèse de clôture du système.

Cependant, elles ne représentent jamais une panacée universelle, parce que nous en connaissons les limites et que nous savons qu'en l'absence de connaissances a priori sur l'organisation des phénomènes, il y a peu de chances que les techniques multivariées, aussi puissantes soient-elles, nous permettent de découvrir les structures latentes des données.

Une attitude conservatrice est parfois recommandable

Une règle qui semble devoir être respectée impérativement est en tout cas d'adopter une *position conservatrice* dans la tentative de mettre en évidence des différences, de niveau ou de structure, c'est-à-dire d'être plus exigeant sur le plan statistique pour accepter l'hypothèse d'une différence que pour la récuser. Cette préoccupation se traduit notamment par le recours à des *tests plus puissants* ou par le relèvement des seuils de signification. Cela dit, il n'y a probablement pas de techniques appropriées et de techniques inappropriées : tout dépend largement de l'usage qui en est fait.

⁽⁶⁾ Riandey B. «L'optimisation des plans de sondage pour les mesures différentielles», Colloque de l'AIDELF *Démographie et différences*, Montréal, 1988.

Une contrainte de base mérite toutefois d'être rappelée, qui relève d'ailleurs de l'analyse de la variance, dont il est fait grand usage dans les méthodes de comparaisons multiples. Il s'agit de l'obligation, pour établir une différence significative, de s'assurer au préalable que la variabilité entre les groupes ou les sous-populations est supérieure à la variabilité à l'intérieur de ces mêmes groupes, faute de quoi, spéculer sur des différences peut devenir une entreprise oiseuse, démunie d'intérêt pratique et de fondement théorique.

Mais on retombe là, par le biais de la technique, sur une des questions de départ, à savoir : *à partir de quand une différence peut-elle être considérée comme socialement significative et jusqu'où peut-on ne pas aller trop loin dans la révélation des différences?*

Quelques pistes de réflexion⁽⁷⁾ :

1. Une analyse « classique » des différences sans finalité politique ou sociale est-elle utile, voire légitime?
2. L'analyse différentielle est-elle réductible – ou assimilable – à l'analyse comparative, ou faut-il plutôt la considérer comme la dimension descriptive d'une analyse comparative à vocation explicative?
3. L'analyse différentielle peut-elle devenir un obstacle à la découverte de lois générales de similitudes ou de modèles universalisants?
4. La découverte de différences n'est-elle pas souvent la conséquence du non respect de la clôture du système d'analyse (ou de la clause invérifiable du *ceteris paribus*)?
5. La reconnaissance de l'absence de différences au niveau de certains phénomènes ou processus n'est-elle pas parfois plus stimulante pour le progrès de la connaissance scientifique que la découverte de différences minimales ou fallacieuses?
6. Les critères de différenciation utilisés par les démographes ne sont-ils pas trop limités ou ne souffrent-ils pas d'une insuffisante traduction sociale?
7. L'analyse différentielle ne repose-t-elle pas souvent sur des regroupements artificiels ou sur des typologies « fictives », sans ancrage dans la réalité?
8. Les démographes ne privilégient-ils pas exagérément l'analyse des différences de niveaux au détriment de l'analyse des différences de structures ou de relations entre phénomènes?
9. L'analyse différentielle peut-elle reposer sur l'exploitation de sources secondaires ou doit-elle organiser plus systématiquement ses propres plans d'observation?
10. L'analyse comparative trans-culturelle ou trans-sociétale n'est-elle pas prématurée dans l'état actuel des connaissances en sciences sociales?

⁽⁷⁾ Thèmes de discussion soumis à l'auditoire lors de l'assemblée plénière consacrée à l'examen critique des méthodes et techniques utilisées pour l'acquisition des connaissances en matière de différence, jeudi 9 juin 1988, après-midi.